

C'était un mercredi d'octobre, en fin d'après-midi. Je découvrais votre atelier, je vous découvrais vous. J'ignorais que vous ne quitteriez plus ma vie.

Il y eut d'abord votre cour. En y pénétrant, je fus saisie par l'odeur. Celle de l'arbre, partout présent. Des arbres sur pied, vivants, dans toute leur splendeur. Mais surtout des arbres coupés, des planches, des rondins, des billes, des troncs, une multitude de bois posés là, gardés précieusement, parfois depuis plus de cinquante ans, en attente d'être sculptés, dans les coulisses, avant d'entrer dans le monde de l'art. Ces bois dégageaient une odeur merveilleuse qui m'envahit, me prit, avant que je ne réalise leur présence. Je m'arrêtai, saisie par ce parfum étrange, nulle part ailleurs rencontré et qui m'enchantera à chacune de mes visites.

Et puis, votre atelier, votre atelier-maison. On y entrait par une large porte à deux battants, au bois clair dont la couleur vacille entre le miel et le sable, ornée d'une jolie poignée ovale, en laiton, légèrement

dentelée sur le bord, tel un feston d'or, annonçant la délicatesse à venir. Et lorsque la main s'y posait, c'est doucement que s'ouvrait la porte, après un arrêt de quelques secondes, le temps pour le visiteur de mettre de côté les turpitudes, les bousculades de ce monde.

Là, tout de suite, les machines nous mettent immédiatement dans l'ambiance de travail. La raboteuse, la scie à ruban. Et cette odeur que l'on retrouve, plus intense, plus vive qu'à l'extérieur. Tout étalée. Répandue. Installée à demeure. Elle arrêta le visiteur.

À ce moment précis, je m'étais dit : « Ici, il se passe des choses. Autre chose. Ici, je suis dans un monde différent, au-dessus du banal, au-dessus du quotidien. Un peu dans l'ailleurs. »

France musique inondait l'atelier. Le bois était là. Partout. Des sculptures, des ébauches, des troncs entiers posés, fendus dans leur longueur et dont on savait qu'ils deviendraient œuvres d'art. Des madriers, blonds, bruns, roux, du chêne, de l'érable, du mimosa, du citronnier, du châtaignier. Mais aussi des bois rares, des bois du monde entier, venus de loin, d'ailleurs, on ne sait comment, aux noms qui chantent plus fort qu'une invitation au voyage.

Vous me les apprendrez tous, plus tard. Un à un. Lentement. Vous me ferez respirer l'odeur poivrée du palissandre. Nous caresserons ensemble le violet et le jaune de ses veines. Vous m'expliquerez la résine du gaiac. Vous me montrerez le noir des ébènes, vous attardant longuement sur votre préférence : l'ébène de Macassar.

Ce soir-là, j'accompagnais une personne qui préparait avec vous l'installation de votre plus belle sculpture dans un lycée. Une œuvre gigantesque, atteignant les quatre mètres, qui s'en allait vers le ciel. L'inauguration était prévue quelques mois plus tard. Un discours serait fait sur votre vie, votre parcours. Une reconnaissance qui avait mis du temps à venir mais qui était là. Enfin.

Ma présence n'était pas prévue. Je me fis donc discrète, petite et je restai muette devant vous, superbe dans vos quatre-vingt-huit ans, avec vos cheveux blancs, soyeux, vos yeux bleus, votre gentillesse, votre culture, votre façon d'être, là, dans la plus grande simplicité, votre intelligence, vos paroles qui coulaient, douces, faciles, votre intonation, votre rire, votre manière d'aimer.

IL FAISAIT POUSSER LES RÊVES

Je fus conquise. Par vous, votre atelier-maison,
votre vie. Tout.

Je vous aimai, dès le premier moment.

Entièrement.